

LE SINGE SOUS  
LA MONTAGNE



AODREN BUART

LE SINGE SOUS  
LA MONTAGNE

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

*Le Singe sous la montagne* reprend certains des principaux personnages de *La Pérégrination vers l'Ouest* de Wu Cheng'en.

© Libella, Paris, 2019

I.S.B.N. : 978-2-7529-1192-6

Cette histoire suit les pas du moine Sanzang, parti jadis vers l'Ouest de l'Empire pour rapporter les écritures sacrées. Rien ne sert d'écrire un autre chemin, car ceux qui existent sont si nombreux et si riches, ont été chantés en tant de vers et écrits sur tant de pages, qu'ils suffisent à se souvenir de la route de ce moine. Pourtant, de son départ, rien n'a jamais été dit qui s'approche de la vérité, et c'est pour combler cette lacune que je prends l'encre et le papier, tentant de vous conter, la main suivant les premiers sentiers empruntés par le bonze, la réalité de sa voie.

De son célèbre et long voyage, ce récit est le prologue.



Cela faisait déjà un jour et une nuit que Sanzang avait levé la coupe vers le ciel et s'en était allé par le chemin du monastère. Dans la coupe de vin, son Empereur avait jeté une pincée de poussière. La gorgée avait mêlé le sucre des fruits avec ce goût terreux du sable. Le vin en signe de son départ, la terre en promesse de son retour. Le sol natal qui s'éloignait peu à peu dessous ses pas demeurait toujours sur sa langue, et le mouvement lent de sa crosse qui marquait la terre d'un léger cercle lui semblait enfoncer dans ses papilles l'étrange saveur à la fois nouvelle et première de la poussière de son pays.

Voyant disparaître derrière lui les sentiers quotidiens, les promenades habituelles, le pays éloigné puis les limites connues, il avait planté son bâton dans le sol d'une terre vaste et sans marche, qui s'étendait de l'est, par le nord et le sud, vers les confins occidentaux du monde visible. Son périple devait l'amener vers le Grand Bouddha de l'Ouest,

et c'était dans les mains frêles du moine que devaient être déposés par le Ciel les soutras manquants au peuple des hommes. Mais loin était pour l'heure le lieu où se couche le jour et nombreuses étaient les épreuves qu'il devrait affronter avant d'y parvenir. À cette première étape du voyage, il avait déjà les talons fatigués et n'imaginait pas comment il pourrait atteindre l'autre bout de cette terre seulement secondé par sa crosse, le bol en or et la robe offerts par l'Empereur. Pourtant, il croyait profondément à l'accomplissement de sa quête car elle trouvait son origine dans les cieux, et si sa mission divine échouait, ce qui relie les deux versants du monde disparaîtrait, et l'eau des rivières ne couvrirait plus jamais de brumes les montagnes.

Il avait dit à ses disciples avant de partir que son voyage durerait longtemps, et qu'un jour futur, s'il devait être de retour, les branches du pin se dressant à l'entrée du monastère se tourneraient vers l'est. Voilà ce qu'il avait dit, et personne n'avait rien eu à répondre. Ses disciples lui avaient seulement assuré que l'on veillerait chaque jour, et qu'aucun balancement de branche ne se ferait sans qu'ils ne s'en aperçussent.

Après sa première journée de marche, il s'était assis sur le bord du chemin, avait mangé un peu de riz, puis s'était endormi. Dans les fossés qui bordaient la route, les insectes de la nuit avaient joint leurs chants

à ses soupirs, et lorsqu'il s'éveilla à l'aube, son esprit était encore traversé par les chuchotements des grillons qui avaient disparu sous la rosée. Il se leva doucement. Autour de lui la campagne était calme, quelques oiseaux se répondaient, et le soleil montant faisait déjà briller les rizières éparses et lointaines.

Le moine sentait les cimes ployantes des bambous effleurer le sommet de son crâne. Ils recouvraient tous les espaces qui n'étaient pas cultivés, et lorsque Sanzang s'arrêtait pour reprendre son souffle, il perdait souvent son regard entre les tiges mêlées des bambous, mais ne pouvait jamais voir très profondément l'intérieur de la forêt car le croisement des tiges obstruait la vue. Il songeait : «Voilà comment notre âme est faite : un talus feuillu dont le cœur reste caché par lui-même.»

Des paysans récoltaient le riz au bord de la route. Penchés comme ils étaient, la vase jusqu'à mi-cuisse, ils faillirent ne pas remarquer le moine. Celui-ci les salua et ils discutèrent ensemble de la saison et de la récolte. Sanzang posa quelques questions sur la région. Pendant que les paysans décrivaient les prochaines courbes de la route, le vallon qui allait suivre la plaine puis les lointaines montagnes, Sanzang hochait la tête et ponctuait leurs paroles de petits soupirs de compréhension. Il écoutait avec humilité en tâchant de retenir le plus de choses bien qu'il ne comprît pas tout, car à mesure qu'il s'éloignait de

son monastère la langue parlée se transformait, et déjà à quelques jours de marche vers l'Ouest certaines expressions lui échappaient, quelques mots lui étaient inconnus.

Lorsque le chemin s'inclina, que les champs s'étagèrent puis disparurent et qu'un ruisseau vint rejoindre ses pas, il ne fut pas étonné et reconnut le vallon que les hommes du pays lui avaient décrit. Il était étroit, boisé, et l'écoulement du ruisseau semblait apaiser la plante de ses pieds. À la vue d'un très beau rocher, il décida de faire une halte pour se reposer un peu le corps. La roche était claire et polie et semblait avoir jailli de l'eau un jour de torrent pour trouver sa place sur la rive. Elle était harmonieuse et ses trois faces ne permettaient jamais d'en faire le tour avec le regard. La musique de l'eau sur les roches fit dériver l'esprit de Sanzang en lui-même, et il se souvint d'une peinture qu'un seigneur lettré lui avait montrée par le passé, représentant par quelques traits vivants un rocher très comparable à celui qu'il avait sous les yeux. Le peintre avait-il peint ce rocher après être venu dans cette vallée lointaine ? Ou était-ce son imagination qui, en voulant peindre un rocher harmonieux avait pris les traits de celui-ci sans jamais l'avoir vu ? Ou encore, est-ce qu'en traçant pour son seigneur la peinture de ce rocher, l'harmonie de l'encre et du papier avait tant enthousiasmé le Ciel qu'il en avait fait naître le

modèle près de ce ruisseau? Voilà les questions que se posait Sanzang. Mais à penser ainsi à la peinture du seigneur, il retournait par l'esprit à l'origine de ses pas, et en se tournant comme cela vers le passé rompait le cours de sa route. Pourquoi n'avait-il pas senti dans ce rocher harmonieux un signe de l'avenir plutôt qu'une trace du passé? C'est que le départ bien que volontaire était rude, et que le moine lisait naturellement dans ce qui l'entourait comme dans un livre déjà écrit, sans envisager que la pierre serait suivie d'autres pierres.

Le soir, Sanzang atteignit les portes d'un bourg. Ne voulant déranger personne, il décida de dormir le long du mur extérieur, sous un petit auvent de pin où l'on entreposait le bois. Alors qu'il s'apprêtait à fermer les yeux et dormir, un homme le réveilla :

« Dis donc, que faites-vous ici? C'est là qu'on range le bois, et vous ne m'avez pas l'air d'être un rondin de chêne ni une branche de mûrier! »

Le villageois avait les yeux brillants, la peau du visage délicate et celle des mains calleuses. Il regardait le moine avec amusement.

« Veuillez excuser ma présence en cet endroit, la nuit est froide en cette fin d'été et je m'y suis mis simplement pour protéger ma nuque des courants d'air, répondit Sanzang avec un sourire conciliant.

– Mais pourquoi dormir ici? Venez avec moi vous

réchauffer un peu, je venais justement prendre quelques branches pour nourrir le feu de l'auberge.»

À l'intérieur de l'auberge, la lumière des flammes semblait avoir chauffé les esprits, et l'alcool de riz dont le parfum embaumait toute la salle devait aussi y être pour quelque chose. Les paysans d'alentour et les quelques voyageurs qui faisaient halte en ce lieu entonnaient des chansons de la campagne entre les verres de vin. Le moine reconnaissait certains airs, mais les paroles étaient différentes de celles de sa région natale. On lui proposa de boire, il refusa poliment. «Notre alcool est le meilleur du pays!» lui assura un des hommes. Sanzang sourit. On insista plusieurs fois encore pour qu'il prît une gorgée, mais il restait droit et refusait à chaque tentative. On continua à chanter et on oublia un peu ce curieux moine errant. Sanzang, malgré la fatigue, écoutait avec attention les chansons joyeuses des villageois. L'une d'elles disait :

*Cela fait des jours qu'il fait chaud,  
Le soleil tape fort sur mon front,  
Tous les ruisseaux se dessèchent  
Et ma gorge est brûlante et sans vie.*

*Moi, je voudrais bien du vin  
Pour me rafraîchir un peu,  
Mais il n'y en a plus une goutte :  
Quand il faisait froid j'ai tout bu !*

Une autre disait, sur la mélodie du « Petit Pêcheur » :

*Le soir près de l'étang de Baishui,  
Si on s'allonge sans faire de bruit,  
On peut entendre les crapauds  
Chanter des chansons inconnues.  
Je leur ai demandé une fois  
De m'en apprendre quelques-unes,  
Mais ils ont refusé fermement  
Et je suis tombé dans l'étang.  
Il paraît que leurs mélodies  
Viennent du pays des crapauds,  
Un vaste jardin luxuriant  
Qui se trouve très loin à l'ouest.*

Ces chansons faisaient naître dans le cœur de Sanzang une joie un peu amère. Elles lui rappelaient un temps lointain, avant qu'il n'eût pris la tonsure, lorsque petit, il écoutait avec bonheur les airs populaires de son pays. Il ne regrettait pas cependant de ne pouvoir boire d'alcool, car c'était justement dans la sobriété que son plaisir était entier : le regard clair et distant, il pouvait apprécier ces festivités et savourer tout l'enthousiasme qui s'échappait de ces gorges éraillées. Tout le monde ayant chanté une chanson, on demanda au moine de faire de même, et, après quelques insistances, il accepta. Chacun

posa son verre pour écouter ce mystérieux mendiant, puis, d'une voix claire et douce, Sanzang chanta ceci :

*Les branches détachées de l'arbre  
Dans le sommeil du matin,  
Je les agence avec soin  
Pour faire un beau bouquet.*

*Mais le vent souffle fort, hélas,  
Venant de l'océan de l'Est,  
Il emporte à la disparition  
Les pétales des branches de prunier.*

*Je décide de défaire mon bouquet  
Et d'allumer avec un feu.  
Alors que je me réchauffe les mains,  
La fumée tourne brusquement, et je tousse.*

Personne n'osait faire un bruit. Les yeux mouillés par l'alcool, les hommes regardaient le petit moine avec étonnement. La finesse de la mélodie et le raffinement du poème émerveillaient l'auditoire qui reconnaissait là le chant d'une haute tradition. Il mettait dans le cœur de chacun une sorte de joie éteinte, désarmait les plus enivrés par la beauté de son mouvement. On aurait dit que la musique était de soie, précieuse et fragile. Sanzang, gêné par les compliments de l'auberge, accepta seulement

de ses hôtes quelques fruits et un lit pour dormir. Allongé sur sa natte, les yeux fixés sur les poutrelles du plafond, il écoutait calmement le silence de la nuit. Dans l'épaisseur du noir, il percevait encore les rires et les chants qui s'étaient pourtant éteints en même temps que les flammes. Le poème qu'il avait chanté était de sa composition, mais la musique était celle d'un chant de cour. Ce n'était pas un chant très célèbre – il ne l'avait que rarement entendu –, mais sa tendre douleur le touchait si profondément qu'il l'avait gravé dans son esprit et avait écrit une poésie qui s'ajustait parfaitement au sentiment qu'il exprimait.

Il s'endormit en pensant aux doux accords des *zheng*, à la soie des cordes et aux mains vivantes des musiciens du palais.

Il partit à l'aube sans un bruit, comme une ombre de l'ivresse qui se dissipe avec le jour. Le village étant sur les dernières pentes de la vallée, le chemin se poursuivait sur une large plaine s'ouvrant peu à peu devant lui, à mesure que les arbres se dispersaient. Elle était différente de celle qu'il avait laissée : la terre était plus ocre et argileuse, les rizières plus aqueuses et le chemin plus linéaire. C'est que cette route était une voie empruntée davantage que de l'autre côté, elle reliait les bourgs de la région à une vaste cité qui

se trouvait plus loin à l'Ouest. Il grimpa au sommet d'un talus dégarni pour observer plus aisément le paysage, et c'est ainsi qu'il vit au loin un grand massif montagneux dont on ne pouvait distinguer que les contours bleutés entremêlés aux nuages.

«Des centaines de milliers de *li* me séparent encore du Royaume du Bouddha de l'Ouest, les montagnes que j'ai pu voir ne sont qu'une étape de mon voyage alors qu'elles paraissent être aux confins du monde. Pourquoi la Bodhisattva de la compassion m'a-t-elle choisi, pauvre moine de l'Est, pour aller chercher le don le plus précieux que la Terre ne pourrait jamais recevoir du Ciel? Mon front est plat, mes mains maigres, je ne sais lutter par le corps et ne pourrais me défendre d'aucune façon contre des bandits ou des criminels, je ne connais rien du vaste monde, je suis empli de doutes et mon esprit est confus. Ô Bodhisattva Guanyin, m'aurais-tu aperçu enfant lorsque je traversais les bois et les bamboueraies, respirant l'air pur des collines et me lavant la tête au ruisseau? J'aimais alors marcher par le pays, découvrir tous les sentiers des animaux, aller aux limites de ma terre – marquées par l'obligation de faire demi-tour pour rentrer avant la nuit – et observer des montagnes comme celles-là, à jamais inatteignables. Si je suis devenu moine, c'était pour poursuivre ce voyage par le dedans, et je n'aurais jamais imaginé le poursuivre